Fin du monde ou fin d'un monde ?
Sociéte – La revue du CERAS

par Nathalie Sarthou-Lajus
décembre 2012 - tome 417/6
Ajouter ce numéro à mon panier d'achat
THEMES : Social , Société

21 décembre 2012. De nombreux ouvrages de fiction ésotérique1 retiennent cette date comme un jour où devraient se produire des événements cataclysmiques. Les signes annonciateurs du dernier jour ne manquent pas pour une imagination avide d'assister au spectacle d'une fin réellement possible du monde. Le sentiment exacerbé de crises multiples (économique, sociale, écologique) est sans doute propice aux discours catastrophistes qui dominent notre époque.

La peur de la fin du monde n'est certes pas nouvelle. Mais dans l'univers religieux judéo-chrétien, elle demeure indissociable de l'espérance d'une libération. La fin du monde dans le sens de l'Apocalypse signifie la Révélation, le triomphe avec Dieu de la vie éternelle. Aujourd'hui, nous croyons à des apocalypses sans révélation et sans espérance de rédemption, car sans Dieu. L'angoisse d'une catastrophe définitive hante les esprits et tend à se substituer à l'exigence du progrès et au désir de transformer le monde. Comment en sommes-nous arrivés là ? Et que recouvre cette attente de fin du monde foncièrement ambivalente, où se mêlent effroi devant la fin ultime et rage (auto)destructrice ?

Dans un essai aussi exigeant que stimulant, le philosophe Michaël Foessel2 porte un regard critique sur cette domination du modèle de la catastrophe et en appelle à nos capacités de « faire monde », à l'écart des mises en spectacle de la fin du monde. Selon lui, le succès des discours catastrophistes et des prophètes de malheur est le symptôme de l'épuisement de nos sociétés occidentales, « fatiguées d'ellesmêmes » et en manque de sens après l'effondrement des idéologies (communisme, nazisme, capitalisme). Les peurs de catastrophes traduisent des expériences de « perte en monde » sur un plan social et subjectif, dans des périodes sensibles où s'impose l'idée que plus rien n'est possible, que l'avenir ne répond plus à nos attentes. L'individu qui n'a plus les moyens de se projeter dans l'avenir est en effet « sans monde » au sens où il n'a plus d'horizon. Il est accablé par un sentiment d'impuissance qui le paralyse. Il a besoin d'avenir pour vivre, c'est-à-dire, d'« un monde riche en possibles » afin que sa liberté puisse se redéployer. Si nous fermons la porte de l'avenir, nous mettons un terme au sens même de la liberté humaine.

Comment sortir en Occident de cette pensée de la catastrophe qui nous empêche d'imaginer un autre monde possible, non pas après ce monde-là, mais ici et maintenant ? La peur de la fin du monde ne renvoie-t-elle pas à l'immense nostalgie que suscite la fin d'un monde, comme par exemple la fin de l'hégémonie d'un certain modèle de civilisation européen et occidental ? Fixer l'échéance de la fin du monde représenterait alors une tentative de fuir l'échéance singulière que représente la mort d'une culture ou d'un individu. C'est une des hypothèses de Michaël Foessel : « La fin du monde que l'on tente de dater et de rendre commune à tous les hommes constitue la forme acceptable de cette fin du monde personnelle qui attend chaque individu et dont il ne sait rien.3 »

La fin d'un monde n'est pas la fin du monde mais peut être vécue comme telle. La fin d'un monde est toujours poignante, car c'est un point de vue unique sur le monde qui disparaît avec la mort d'une culture ou d'un individu. Après nous, le monde continue et une pluralité de perspectives demeure ouverte. Cela ne nous console pas du fait que nous sommes mortels et de la limite de tous nos projets. Mais cela nous invite à dépasser la déploration mélancolique. Le livre de Qohéleth dans l'Ancien Testament, qu'on appelle aussi l'Ecclésiaste, est porteur de cette sagesse qui nous oblige à affronter les limites de nos vies et l'existence de ce monde :

« Une génération passe, une génération naît, et le monde est toujours là… Nous, nous oublions ce qui s'est passé autrefois. Et ceux qui viendront ensuite oublieront à leur tour ce qui va se passer après nous.4 »

Nous avons beaucoup critiqué le présentisme de nos sociétés, l'adhésion à un présent sans passé et sans avenir. Pourtant, il est décisif de se rendre présent au monde et de ne rien ignorer des limites de la condition humaine. Non pour se résigner à l'impuissance, mais afin de saisir le sens libérateur de l'acceptation de la fragilité de nos vies. La sagesse de Qohélet devant le retrait divin consiste à ne pas s'abandonner au chaos et à interroger la place de l'homme dans le monde. Souvent, la peur de ne pas trouver notre place dans le monde à venir nous fait passer à côté de ce monde et des opportunités qu'il recèle. Être attentif à chaque moment à vivre, à l'imprévu d'une rencontre comme l'instant favorable dont il faut savoir s'emparer, c'est ouvrir des possibles. Dans ce temps de catastrophes, nous avons besoin de retrouver le goût du possible et de respirer dans un air moins vicié pour soutenir de nouvelles pensées et de nouvelles pratiques. L'homme de foi croit au possible et à la tâche de rendre ce monde habitable même quand il échappe à nos anticipations. Au nom de toute la rédaction, je vous souhaite de joyeuses fêtes de Noël et de fin d'année, et vous donne rendez- vous « après la fin du monde » pour de nouvelles aventures qui ont déjà commencé ici et maintenant.

Nathalie SARTHOU-LAJUS

1. Le plus célèbre étant *Le symbole perdu*, dernier volume de la trilogie de Dan Brown, (Lattès, 2009).
2. *Après la fin du monde*, *critique de la raison apocalyptique*, (Seuil, 2012).
3. *Ibid*., p.185.
4. L'Ecclésiaste, 1, 4-11.